

ARABIE. — SINAI

Section I. — D'Hébron au Sinai.

Aperçu général.

Les parties extrêmes de la Palestine et les contrées arides de l'Arabie Pétrée où nous allons pénétrer en quittant Hébron, n'ont pas, comme les territoires de la Syrie que nous venons de parcourir, des routes ou des chemins tracés qui conduisent de ville en ville, de village en village, et qui rappellent encore au voyageur quelque chose de la civilisation européenne. Ici toute apparence de communications régulières va bientôt disparaître. Plus de villes, à peine de rares villages dans les cantons où des sources permanentes, à défaut de rivières, permettent un peu de culture. C'est le désert dans toute sa nudité, souvent dans toute sa désolation; le désert, domaine éternel d'un petit nombre de tribus pastorales, là où ne règne pas une complète aridité. Et cependant quelques-uns de ces lieux, aujourd'hui si complètement en dehors du monde civilisé, gardent dans les ruines dont ils sont couverts les vestiges d'une période bien différente de leurs destinées historiques. Il fut un temps où le commerce jetait le mouvement et la vie au milieu de ces solitudes. Rome, alors maîtresse de l'Idumée, porta dans ces contrées son génie à la fois grandiose et pratique, qui a laissé sa trace jusque dans les provinces les plus reculées de l'Empire: elle y ouvrit de grandes routes, dont on retrouve encore les vestiges; elle y construisit des villes, ou embellit celles que les indigènes avaient

fondées de toute antiquité dans les lieux favorables; et, dans quelques-unes de ces villes, elle éleva des monuments qui excitent encore l'étonnement et quelquefois l'admiration des voyageurs. Ces témoignages de l'ancienne civilisation iduméenne, et au premier rang les ruines de Pétra, la merveille du désert, justifieraient seuls la curiosité qui porte le voyageur européen vers ces solitudes, alors même qu'elles ne conduiraient pas au Sinai, et par le Sinai en Egypte.

Quand on considère sur une bonne carte la vaste contrée qui sépare le S. de la Palestine de la presqu'île Sinaitique, on est frappé de la configuration que cette contrée présente. Entre le bassin profondément enfoncé de la mer Morte et la bifurcation orientale de la mer Rouge (cet intervalle est de 34 de nos lieues communes, ou 150 kilomètres), s'étend un large sillon appelé le *wadi el-Arabah* (littéralement la vallée des Arabes), que deux rangées de hauteurs d'élévation inégale encaissent à dr. et à g. la rangée de l'E. étant beaucoup plus élevée et plus abrupte que l'encaissement de l'O. C'est le trait marquant et caractéristique de toute la région. De chaque côté de l'Arabah, à l'O. vers l'isthme de Suez et la Méditerranée, à l'E. vers les solitudes sans fin de l'Arabie déserte, le pays s'étend en plaines élevées, en plateaux coupés de ravins, accidentés çà et là de groupes de rochers et de chaînes de hauteurs, et présentant dans leur ensemble le caractère d'ari-

dité sablonneuse qui est propre à ces déserts. Dans la partie qui domine immédiatement le wadi el-Arabah, et qui en forme l'escarpement oriental, le plateau de l'E. est couronné d'une chaîne de montagnes granitiques, où l'action des feux volcaniques a laissé des traces nombreuses et que sillonnent d'innombrables ravins descendant vers l'Arabah, gorges sinueuses que la saison des pluies change en fougueux torrents. Outre ces courants temporaires, cette chaîne a des sources en grand nombre, qui entretiennent dans beaucoup de ses vallées une fraîcheur permanente, et y permettent un peu de culture. Cette région fut dans les temps antiques la demeure d'Édom, et plus tard, dans la transcription grecque et latine, elle devint l'Idumée; le nom de *Palästina sabularis*, qui lui fut appliqué au temps du Bas-Empire, exprime bien sa nature par rapport aux déserts environnants. C'est là que s'élevèrent autrefois nombre de villes dont il ne reste plus depuis longtemps que les ruines; c'est au fond d'une des gorges les plus sauvages de la montagne que se trouve Pétra, dans une position défendue par la difficulté de ses abords.

L'escarpement occidental du wadi el-Arabah, et le plateau que termine cet escarpement, ont un caractère tout autre. Ici les formations sont exclusivement calcaires. Ce plateau de l'O., qui va se terminer en pentes adoucies vers les plages de la Méditerranée (entre Gaza et Péluse) et aux bas-fonds de l'isthme de Suez (entre Péluse et la tête de la mer Rouge), forme le prolongement méridional des terrasses de la Judée. Il a pour limite au S. le *Djébel et-Tih*, qui couvre l'entrée de la presqu'île Sinaitique. Dans ces limites générales, son étendue est considérable. Du N. au S., depuis Hébron jusqu'au *Djébel et-Tih*, l'intervalle est de 2 degrés 1/2 ou plus de 60 lieues; de l'E. à l'O., sous le 30^e parallèle, on mesure en droite ligne une dis-

tance à peu près égale entre le wadi el-Arabah et Suez. Enfin, l'isthme compris entre Gaza et la pointe S. de la mer Morte est d'un degré (25 lieues) à vol d'oiseau, ce qui est aussi la largeur de l'isthme de Suez entre la pointe de la mer Rouge et Péluse. En partant d'Hébron, le plateau garde encore la même nature et le même aspect que les hautes terres de la Judée: une succession alternative de vallées fertiles, de cantons verdoyants et de plaines stériles; mais graduellement il se modifie et se transforme. Les oasis, les terres arrosées et productives, deviennent toujours plus rares; les parties arides gagnent au contraire toujours davantage en étendue. L'œil enfin ne voit plus, jusqu'aux dernières limites de l'horizon, que des plaines ondulées absolument nues, plutôt pierreuses que sablonneuses: on est au milieu du désert. Ces tristes solitudes ont reçu des Arabes le nom d'*et-Tih*, ou Désert de l'Égarement, en souvenir des longues pérégrinations du peuple de Moïse. Deux versants y existent, quoique peu sensibles. L'un présente un système de wadis très étendu, qui tous, dans leur inclination générale à l'O. et au N. O., viennent aboutir au *wadi el-Arich*, et par le wadi el-Arich à la Méditerranée; l'autre, incliné au N. E. aboutit à la partie septentrionale du wadi el-Arabah par deux issues principales, le *wadi el-Djérâfèh* et le *wadi el-Fikrèh*. Toutes ces vallées sont absolument à sec durant la plus grande partie de l'année. Mais la saison des pluies, durant les mois d'hiver, les change en torrents; et dans les années où les pluies sont abondantes, ces torrents roulent un volume d'eau parfois très-considérable. Il arrive aussi, quand les pluies sont fortes et prolongées, que le désert lui-même se couvre d'herbe pendant un certain temps; et alors, selon l'expression des Arabes, « les pasteurs sont rois. »

Il ne faudrait pas, pour la con-

trée dont nous venons de donner une idée générale, prendre dans un sens trop absolu cette expression *le désert*. Ces vastes solitudes d'et-Tih, malgré leur aridité et leur aspect de désolation, ne sont pas entièrement inhabitées. L'humidité que les pluies hivernales laissent après elles dans le lit des wadis, et même l'herbe dont elles couvrent parfois, quand elles sont abondantes, certaines parties des plaines, y donnent aux chameaux une nourriture qui suffit pour y attirer les Arabes. Un certain nombre de tribus regardent ces plaines comme leur domaine; bien plus, elles y ont leurs limites déterminées. Sur ce point, on doit à M. Robinson des informations précises et tout à fait neuves que nous ne devons pas omettre.

Quatre tribus principales sont répandues dans l'étendue de ce que communément nous nommons le désert de Tih, depuis le wadi el-Arabah jusqu'à l'isthme de Suez, et depuis la ceinture du djébel et-Tih au S. jusqu'aux premiers échelons de la terrasse d'Hébron.

1° Les *Hayouât*, dont le territoire commence au djébel et-Tih oriental, vers le golfe d'Akabah, et se prolonge au N., l'espace de 25 lieues environ, en longeant l'escarpement occidental du wadi el-Arabah, jusqu'à une chaîne de hauteurs considérables appelée le djébel Araïf, à la hauteur du wadi el-Louïssân. Cette tribu occupe ainsi toute la partie supérieure du wadi Djéraféh.

2° Les *Tiyâhah* (les gens du Tih) occupent, à l'O. des Hayouât, toute la partie centrale du désert, c'est-à-dire tout le bassin supérieur du wadi el-Arich avec ses affluents, et ils s'avancent au N. beaucoup plus loin que les Hayouât, jusqu'aux environs de Bir es-Séba'. Les Tiyâhah sont divisés en *Beneyât* et en *Soukeirât*.

3° Les *Térbîn* campent à l'O. des Tiyâhah, jusqu'à Gaza et à l'isthme de Suez.

4° Les *Azâziméh* demeurent au

N. du Djébel Araïf et des Hayouât, entre les Tiyâhah et le Ghôr, ou extrémité N. du wadi el-Arabah.

Il y a encore, au-dessus des Azâziméh en se portant vers Hébron, un certain nombre de tribus moins considérables, notamment les *Saidîn*, les *Dhallâm*, les *Djéhalîn* et quelques autres; mais celles-là sont en dehors de ce qu'on nomme le désert.

Telle est la physionomie générale de la région comprise entre le S. de la Judée et la presqu'île Sinaïtique. Les voyageurs qui sont allés d'Hébron au Sinaï, ou réciproquement, y ont suivi quatre lignes principales. Il serait superflu, pour des traversées telles que celles-ci, de donner avec un grand détail la description de ces lignes; il suffira d'en relever sommairement les stations, et d'y noter les principaux sujets d'observation. Pour le surplus, c'est aux relations mêmes (dont nous donnerons l'indication) que le voyageur devra recourir.

Les quatre lignes que nous venons de mentionner sont :

1° Celle qui, d'Hébron, descend directement à la pointe S. de la mer Morte, pour remonter à Kérak par le wadi ed-Dera'ah; puis, de Kérak, longeant le pied oriental des montagnes d'Edom, arrive à Pétra, de Pétra au château d'Akaba, et d'Akaba au Sinaï;

2° Celle qui, au lieu de contourner le S. de la mer Morte pour gagner Kérak et ce qu'on pourrait nommer la route d'en-haut, remonte directement le wadi el-Arabah à partir d'Ousdoum, et arrive à Pétra par une des gorges de la chaîne orientale.

3° Celle qui, d'Hébron, va directement à Pétra en coupant à Aïn el-Waibèh la partie moyenne du wadi el-Arabah;

4° Enfin, la ligne qui va d'Hébron au Sinaï en se portant directement au S. à travers le désert d'et-Tih.

Sur les dispositions à faire pour ce voyage et les arrangements préliminaires à conclure pour le

guide et l'escorte, nous ne pourrions que répéter les instructions générales qui ont été données précédemment (p. 605) Les conditions du contrat entre M. Robinson et le cheïkh des Djéhalîn, pour le voyage d'Hébron au wadi-Mouça et retour, furent celles-ci : Pour chaque chameau (M. Robinson en prenait cinq); 240 piastres (60 fr.). L'escorte était composée de cinq hommes, tous armés; l'un desquels devait être, ou le cheïkh lui-même ou un de ses frères. Les provisions à la charge du voyageur. « Ce paraissait être une chose tout à fait indifférente au cheïkh quelle route nous prendrions (il n'était pas question, toutefois, de la route de Kérak); il les regardait toutes comme également sans danger, sauf les troupes de pillards que l'on peut également rencontrer, soit par le Ghôr (v. R. 152), soit par l'Arabah (v. R. 153). »

Le voyageur désireux de visiter le Sinaï devra se munir à Jérusalem, chez le patriarche grec, d'une lettre d'introduction pour les moines du couvent Sainte-Catherine.

ROUTE 151.

D'HÉBRON A PÉTRA,

PAR KÉRAK.

(60 heures environ.)

Sortant d'Hébron par la porte du S., on passe (1 h. 30) au pied d'une colline nommée par les Arabes *Da'rat es-Zif*, où sont des ruines du même nom. La ville de *Zif*, déjà mentionnée par Josué (xv. 55.—I. Sam. xxiii, 19.—xxvi, 1), figure dans l'histoire de David (V. R. 147). A 1 h. 40 m. de Zif, on arrive à *Kourmoul*, ruines assez considérables, site de l'ancienne *Karmel* (V. R. 147). On trouve plus loin (45 m.) *Main*, la *Maon* de Josué et de Samuel; de ce point la vue plonge à l'E. sur les hauteurs rocheuses qui bordent la plage occidentale de la mer Morte, hauteurs que les Arabes désignent sous les noms de Djébel-Zo'ara et de

Djébel Ousdoum. Le territoire où l'on est arrivé est celui des Arabes Djéhalîn; ce sont eux qui fournissent l'escorte dont le voyageur doit se faire accompagner pour pénétrer plus avant dans le S.

Laissant à droite, après *Main*, les sites ruinés de *Djenbèh*, de *Karyéïm* (*Kérioth*) et de *Béyoudh*, et plus loin dans le S.-O. une autre ruine appelée *Tell'arad*, où M. Robinson croit retrouver le site de l'antique cité chananéenne d'*Arad*, dont les habitants repoussèrent les Israélites lorsque ceux-ci voulurent pénétrer en Palestine par *Kadesch-Barnéa*, on passe successivement par *et-Tayib* (2 h.), *Ehdeïb* (1 h.), *el-Mouseïk* (35 m.), *Roudjeïm-Sélamèh* (45 m.) et *Soudeïd*, (10 m.), tous lieux insignifiants.

Bientôt après *Soudeïd*, on arrive (1 h. 40 m.) à l'entrée du ravin par lequel on va descendre aux bords de la mer Morte. On voit là quelques restes de fondations assez grossières, marquant l'emplacement d'un ancien village que les Arabes désignent sous le nom de *Zo'ara el-féka*, ou *Zo'ara* d'en haut. Le ravin qui commence à ce point est aussi appelé *wadi-Zo'ara*. Une descente parfois très-rude conduit ensuite à (4 h. 15 m.) *Kala't Zo'ara*. Cet ancien fort, de construction arabe, qui commandait le passage principal conduisant du plateau au Ghôr, était situé sur un rocher isolé, au bord du ravin où roulent en hiver les eaux du torrent. Un mur forme autour du rocher une enceinte dans laquelle on pénètre par une porte en ogive formée de pierres bien taillées; il y a là aussi, indépendamment d'une source, des citernes creusées dans le rocher.

Ce nom de *Zo'ara*, qui remplit en quelque sorte tout ce long escarpement, puisqu'on le trouve appliqué, dans la tradition arabe, aux deux extrémités de la montée et au wadi qui en parcourt toute l'étendue, présente avec la dénomination biblique de *Tzo'ar*, que l'histoire des filles de Loth a rendue

si célèbre, une ressemblance bien faite pour fixer l'attention. Dans une dissertation lue en 1850 au sein de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, il a été établi d'une manière tout à fait évidente, par le rapprochement des textes de toutes les époques qui se rapportent à cette localité antique, que l'emplacement du *Tzo'ar* de la Genèse ne peut en effet se chercher que vers l'extrémité inférieure du wadi Zo'ara, quoique des savants, et l'éminent auteur des *Biblical Researches* lui-même, M. Edward Robinson, aient cru retrouver ce site fameux sur la plage opposée de la mer Morte.

De Kala'at Zo'ara, une dernière descente aboutit (45 m.) à une plaine boisée sur les bords de la mer Morte, 25 min. plus loin, au S.-E., on atteint l'extrémité N. du Djébel-Ousdoum, montagne de sel minéral pur, longue de plus de 3 lieues et haute de 100 mèt. C'est là que M. de Sauley a cru retrouver les ruines de **Sodome**. Cette découverte n'a été confirmée par aucun des voyageurs qui ont depuis visité le Djébel-Ousdoum. Nous citerons entre autres M. Van de Velde, MM. G. Graham et A. Isaacs, photographes, enfin l'un de nos collaborateurs, M. Copping, dont les patientes recherches n'ont pas duré moins d'une journée sous la conduite des guides de M. de Sauley. Les prétendues ruines de Sodome ne sont, à ce qu'il paraît, que des amas de pierres apportées pendant l'hiver par les torrents qui descendent de deux ravins de la large vallée comprise entre le Djébel-Ousdoum et les falaises de Zo'ara.

A environ 40 m. de l'extrémité du Djébel-Ousdoum, et sur la plage de la mer Morte, se trouve ce que M. de Sauley regarde comme les restes d'un château, d'un poste avancé de la ville antique. C'est un tas peu considérable de pierres roulées, qui indiquent sans aucun doute l'emplacement d'un tombeau. En résumé ce site est peut-

être celui de Sodome, mais on n'y remarque pas la plus légère trace de la ville.

Se dirigeant alors au S.-E. on suit la base du Djébel-Ousdoum, dans les flancs duquel se trouve (1 h. 20) une belle grotte, pour contourner bientôt après l'extrémité S. de la mer; la plage présente des dangers après le temps des inondations, qui l'ont détrempée et amollie. C'est ici que débouche le wadi el-Arabah, appelé dans cette partie extrême Ghôr es-Safîh, du nom d'un village situé non loin de la côte, près d'un wadi considérable, (le Korâhi) qui aboutit à l'angle S.-E. de la mer Morte, à 2 h. 30 m. d'Ousdoum. A partir de Safîh, le chemin se porte au N. On continue de longer la côte, franchissant le wadi el-Korâhi, puis le wadi Koneinêh, en laissant à gauche une grande péninsule que, d'après sa forme, les Arabes ont nommé *el-Lisân*, (la Langue), et l'on arrive (6 h. d'es-Safîh), au débouché d'une étroite vallée, le *wadi ed-Dera'ah*, qui descend des hauteurs de Kérak. Le village de Mezra'ah est situé non loin du point où la vallée débouche, et à peu de distance du village se trouvent des ruines sans nom qu'on a mal à propos identifiées avec le site de Tzo'ar. Ici, la route qui remonte le wadi tourne de nouveau à l'E. pour atteindre (4 h. 30 m.)

Kérak. Cette place est aujourd'hui, et depuis longtemps, la plus importante de la région élevée qui domine à l'Orient le wadi el-Arabah. Dès le temps des rois d'Israël, c'était, sous le nom de *Kir*, la plus forte place de la terre de Moab. Dans la version chaldaïque d'Isaïe (xv, 1; xvi, 7), le nom est rendu par *Krakâ-Moab*, le château de Moab. Le nom fut également connu des Grecs et des Romains sous la même forme (*Karak* dans Ptolémée et dans Etienne de Byzance); le livre des Macchabées a seulement *Khâraka*, appellation que l'usage a perpétuée. Au moyen âge, Kérak fut prise

par les Croisés, qui y construisirent une église et en firent le siège d'un évêché dont le titre s'est maintenu dans l'église grecque; seulement ce titre est celui d'évêque de Pétra (*Petra deserti*), parce que l'ignorance de l'époque confondit Kérak avec la fameuse Pétra de l'Idumée. La population, selon Burckhardt, est de 5 à 600 familles, dont un tiers au moins se compose encore de chrétiens du rite grec, ce qui n'a pas empêché qu'en plusieurs occasions la population musulmane ne se soit montrée d'un fanatisme brutal vis-à-vis des voyageurs.

Kérak est bâtie au sommet d'une éminence entourée de profonds ravins comme de fossés naturels; ses murailles, flanquées de tours massives, sont à demi ruinées. La citadelle, qui paraît dater de l'âge des croisades, est au côté O. de la ville, dont elle est séparée par un fossé taillé dans le roc vif. On a entrevu à Kérak des restes intéressants de l'époque romaine.

De Kérak à Hesbon, Amman et Bozrah, R. 136.

La route en sortant de Kérak court droit au S. jusqu'à Pétra, (30 h. environ) ayant à dr. les hauteurs profondément ravinées qui dominent le wadi el-Arabah. Dans un rayon de deux ou trois heures autour de la ville, MM. Irby et Mangles ont relevé de plusieurs points un grand nombre de sites ruinés, qui montrent combien ce canton fut autrefois florissant. Le pays est magnifique, resplendissant de verdure, et annonce une grande fertilité.

La première localité que nous ayons à citer depuis Kérak (12 h.), est Toflêh, bien que dans l'intervalle on rencontre beaucoup de villages et de ruines. A 2 h. avant Toflêh, on passe un ravin escarpé, nommé wadi el-Ahsa, qui descend au Ghôr à travers les hauteurs (dans sa partie inférieure c'est le wadi-el-Korâhi), et qui, selon toute probabilité, marqua

autrefois la limite entre la terre de Moab et la terre d'Édom, comme il sépare aujourd'hui le district de Kérak du territoire de Djébal, la *Gebalene* ou *Gebalitis* des Romains et des Grecs. *El-Kerr*, site ruiné, entre el-Ahsa et Toflêh, rappelle le nom de *Cara*, ancienne ville de ces cantons.

Toflêh, ville de 600 maisons, est la résidence du cheïkh du Djébal. Les environs renferment un très-grand nombre de sources. C'est, indubitablement, le **Tophel** de Moïse et le **Taphol** de Saint-Jérôme. Une marche de 3 petites heures conduit de là à *Besseïra* (Ipseïra ou Bsaïda d'Irby), pauvre bourgade de cinquante maisons, avec un ancien château qui couronne une éminence, mais qui rappelle l'antique **Bozra**, citée comme la capitale d'Édom, et qui figure dans les listes de Ptolémée sous le nom de *Bostra*. Une voie romaine dont on reconnaît encore beaucoup de vestiges, et sur laquelle MM. Irby et Mangles ont retrouvé plusieurs bornes milliaires, touchait à la plupart de ces lieux; cette voie commençait à Damas et allait aboutir au port d'*Ælana*, à la pointe de la bifurcation orientale de la mer Rouge.

A 3 h. de Besseïra on voit des ruines considérables qui couvrent le penchant d'une colline, et dont le nom de *Gharandêl* rappelle l'**Arindela** des Notices ecclésiastiques, siège d'un évêché.

A la hauteur de Gharandêl, un peu plus à l'O. dans la montagne, un lieu du nom de *Dhana* marque sûrement le site de la **Thoana** de Ptolémée. On traverse une large vallée nommée el-Ghoweir (le petit Ghôr), qui sépare le Djébal du district plus méridional du Djébel-Chéra, et, après 6 h. de marche depuis Gharandêl, on arrive à **Chôbek**, ou **Kérak-ech-Chôbek**, site ruiné, assis au sommet d'une colline percée de grottes nombreuses. On y a trouvé une inscription latine du temps des Croisades, ainsi que les restes d'une

église. Djébel-Chéra conserve le nom de *Seïr*, que portent dans les livres saints les montagnes d'Édom. 6 autres heures depuis Chôbek conduisent à l'entrée de la gorge par laquelle on pénètre dans la vallée de *wadi-Mouça*, siège de l'antique

PÉTRA.

1° Renseignements.

— « Pour le voyageur, dit M. Porter (*Handbook*, p. 46), le temps est ici un grand trésor. Il ignore s'il ne sera pas forcé, comme beaucoup de ceux qui y sont venus avant lui, de décamper à l'improviste; il ne sait jamais non plus s'il ne va pas rencontrer au premier coin une troupe de vagabonds armés qui lui barrent le passage et qui lui demandent le baghchich du bout de leurs fusils. Règle générale: plus longue est sa visite, plus ceux qui l'entourent, amis et ennemis, deviennent gênants. La nouvelle de son arrivée se répand parmi les tribus voisines; beaucoup accourent dans l'espoir de quelque butin, ou seulement par bravade, et dès lors votre escorte a hâte d'échapper à des difficultés que chaque heure augmente. On fera bien de payer l'imposition de 100 piastres que le représentant du vieux Abou Zeitoun se croit en droit d'exiger, ne serait-ce que pour se débarrasser, même un seul jour, d'un ramassis de sauvages affamés et demi-nus qui sans cela s'attachent à vos pas et qu'on retrouve à chaque détour. »

La principale difficulté est l'ascension du mont Hor. « Quelques voyageurs ont réussi à dérober une marche aux rudes gardiens de Pétra, en faisant une visite à la montagne avant d'entrer dans la ville. Cela n'est pas bien difficile, surtout quand on arrive par le wadi el-Arabah (V. R. 152), mais au total, bien qu'il puisse en coûter quelques piastres d'extra, il vaut mieux se soumettre de bonne grâce et faire l'ascension dans les formes, que d'emporter de ces lieux, qu'on va quitter pour jamais, un désappointement et un regret. »

Il y aurait, encore aujourd'hui, des recherches bien importantes à faire au milieu des ruines de Pétra. Un explorateur bien

préparé qui pourrait y consacrer non pas quelques jours, ni même quelques semaines, mais deux ou trois mois au moins, en rapporterait indubitablement des résultats d'un haut intérêt pour l'archéologie et pour l'histoire. Nous croyons qu'avec quelque sacrifice d'argent une pareille expédition n'est nullement impossible, et, dans tous les cas, c'est une des plus belles et des plus fructueuses qu'on puisse entreprendre maintenant dans les terres bibliques.

II. Histoire.

Le livre de Moïse nous apprend que les plus anciens habitants des montagnes de Seïr étaient les *Horim* (Gen. xiv, 6. — xxxvi, 20 suiv.), nom qui signifie seulement *habitants des grottes*, et qui répond exactement au grec *Trogloodytes*. Les Horites furent expulsés par le peuple d'Édom (Deutéron, II, 12, 22), qui prit aussi pour demeure les grottes naturelles ou artificielles dont ces montagnes sont remplies (Jérém. xlix, 16, etc.) La ville de *Séla* des Édomites, mentionnée dans la bible (II Rois xiv, 7; Is. xvi, 1), et dont le nom en hébreu signifie *rocher*, répond très-probablement à celui de *Pétra*, employé plus tard par les Grecs et par les Romains (V. Josèphe, *Ant. Jud.*, ix, 9, 1). Pétra, cependant, n'était pas la capitale des Édomites; ce rang appartenait à *Bozra* (V. p. 861). Ce n'est qu'à une époque plus rapprochée, un peu plus de 300 ans avant J. C., que nous trouvons Pétra citée comme la place principale des Nabathéens (Diod. xix, 95), tribu puissante du nord de l'Arabie, que la Genèse (xv, 13) fait descendre de Nabaath, fils d'Ismaël, et qui se fit de bonne heure l'intermédiaire du commerce entre les ports Arabes de la mer Rouge, la Damascène et le sud de la Syrie. Les Nabathéens s'emparèrent de l'Idumée sur les Édomites, comme ceux-ci s'en étaient emparés autrefois sur les Horites; et déterminés sans doute par la force naturelle du site de

Pétra, ils en firent le centre de leurs possessions et le dépôt de leurs trésors. On ignore l'époque précise de cet événement; ce dut être dans le cours du 1^{er} ou du 2^e siècle avant notre ère.

A partir de l'an 300, la ville et le peuple entrent de plus en plus dans les notions des écrivains et dans les événements de l'histoire. Erathosthène, au milieu du III^e siècle avant J. C., nomme Pétra évidemment comme la principale station de commerce entre l'Égypte et Babylone (dans Strab., lib. xvi, p. 767). Artémidore, 100 ans avant l'ère chrétienne, décrit le pays nabathéen (il faut entendre ici le plateau d'Édom et ses vallées), comme une contrée bien arrosée et abondante en pâturages (*ibid.*, lib. xvi, p. 777). Trente ans plus tard, on voit le roi des Nabathéens, Arétas, prendre une part active aux affaires de la Judée (Joseph, *Antiquit. Jud.*, lib. xiv, c. 1 à 5), et par suite attirer sur lui les armes d'un lieutenant de Pompée, qu'il conjure par une forte contribution. On manque de données sur la date et les circonstances de la soumission des Nabathéens à la souveraineté romaine; elle se place, dans tous les cas, peu après l'expédition d'Aelius Gallus en Arabie (24 avant J. C.), elle pourrait bien se rattacher à cette expédition où le cheikh nabathéen avait joué un rôle fort équivoque. Ce qui n'est pas douteux, c'est qu'à l'époque où écrivait Strabon, dans le premier quart du siècle qui commence avec l'ère chrétienne, le pays nabathéen et Pétra sa capitale étaient regardés comme des possessions romaines. La description que Strabon donne du site de la ville montre qu'on en avait alors une connaissance très-précise (Strab., lib. xvi, p. 779). Le géographe nous apprend qu'au rapport du philosophe Athénodore, il s'y trouvait beaucoup de Romains et d'autres étrangers. L'objet d'un semblable établissement dans

cette ville du désert ne pouvait être que le commerce. On aperçoit là le germe de la transformation, qui dut commencer dès lors à en faire une cité quasi romaine, par les travaux et les constructions dont elle s'embellit. Pline (vers l'année 72), n'en donne pas une idée moins exacte (lib. vi, § 32).

En l'an 105 de notre ère, sous le règne de Trajan, le royaume nabathéen fut définitivement incorporé à l'Empire (Dio Cassius, lxxviii, 14).

Nous ne savons rien absolument des destinées ultérieures de Pétra, ni des causes de sa décadence, ni des circonstances de sa ruine et de l'époque de son abandon. Sauf quelques vagues mentions dans les chroniqueurs des Croisades (chez lesquels le nom de la localité est toujours *Vallis Moysi*, traduction exacte de l'appellation arabe wadi-Mouça, qui, dès lors, avait remplacé le nom oublié de Pétra), et un curieux passage de l'historien arabe Nowairi, dans sa vie du sultan d'Égypte Bibars (milieu du XIII^e siècle), (V. Quatre-mère, *Mém. sur les Nabathéens, nouv. journ. asiat.*, 1835), un oubli profond enveloppe le nom de Pétra. On ignorait complètement où elle avait été située, lorsque Burckhardt, en 1812, ayant pu visiter le wadi-Mouça sous son déguisement de pèlerin arabe, signala ces remarquables ruines comme pouvant bien occuper l'emplacement de la métropole nabathéenne. Depuis longtemps toute espèce de doute a cessé à cet égard, mais il resterait encore beaucoup à découvrir, même après les descriptions d'Alexandre de Laborde et des voyageurs qui l'ont suivi dans cette voie: Robinson, Irby et Mangles, etc., etc.

III. Approches de Pétra.—Le Sik.

Pétra, aujourd'hui *Wadi-Mouça*, la vallée de Moïse, occupe au milieu de la montagne une espèce d'amphithéâtre, enveloppé en

partie de hautes murailles de rochers qui lui offrent un rempart naturel. Elle n'est facilement accessible que de deux côtés : à l'E. par une gorge étroite, longue et sinieuse, nommée *es-Sik*, et au S.-O. par un chemin de montagne rude et escarpé, qui monte du wadi el-Arabah, en contournant le flanc S. du mont Hor.

Une fontaine appelée *Ain-Mouça* (la source de Moïse), située à peu de distance, en dehors de la gorge orientale, donne naissance à un ruisseau qui pénètre dans le défilé, traverse l'emplacement de la ville antique, et en sort par le ravin opposé, où il va se perdre, disent les Arabes, dans une caverne profonde. Sur ce ruisseau, non loin de l'entrée extérieure de la passe orientale où nous conduit la route que nous avons suivie, s'offre d'abord le v. de

Eldji, aujourd'hui le principal lieu habité du canton. Ce village occupe une position pittoresque sur la pente d'une montagne calcaire, à la jonction de deux wadis. Il est entouré d'un mur percé de trois portes, et renferme environ 250 maisons. On y remarque une quantité de grandes pierres taillées qui semblent indiquer que ce village occupe l'emplacement d'une ville antique ou d'un des faubourgs de Pétra. Le *Ain-Mouça* reçoit au-dessous du village les eaux d'un petit ruisseau, et descend la vallée qui s'enfonce au S.-O. pour arriver à Pétra. Dans la même direction, on aperçoit le sommet du *mont Hor*, sur lequel s'élève le *Nébi-Haroun* (tombeau d'Aaron). Les environs de Eldji sont fertiles et riants. D'immenses terrasses de construction antique s'étagent sur les flancs des montagnes et soutiennent de frais jardins arrosés par des sources nombreuses.

En quittant le village, on suit le cours du *Ain-Mouça*, à travers des champs bien cultivés. A dr. s'étendent de vertes prairies où paissent des vaches et des mulets ; à g. de

beaux vergers entremêlés de chétifs peupliers.

On rencontre bientôt à droite (5 m.) un *tombeau* précédé d'une cour carrée avec deux petits portiques ornés de colonnes doriques ; à l'entrée se trouve la statue très-détériorée d'un lion ou d'un sphinx.

A mesure que l'on avance, la vallée se resserre entre des falaises peu élevées de grès gris, percées de nombreuses *grottes sépulcrales*. On voit à droite (5 m.) sur un rocher de grès rouge, *trois grands tombeaux monolithes* de forme cubique et entièrement isolés du rocher dans lequel ils ont été taillés, comme ceux de Jérusalem. Leurs faces latérales, ornées de frises et de pilastres, convergent au sommet comme dans les monuments égyptiens. Un peu plus loin et sur la rive g., on remarque un autre *tombeau orné de six colonnes ioniques* ; directement au-dessus de celui-ci, et dans une position des plus pittoresques, se trouve un second *tombeau surmonté de quatre pyramides*, comme l'était celui d'Hélène (V. p. 816). On remarquera tout de suite la ressemblance frappante de ces monuments avec ceux de Jérusalem que l'on a voulu donner comme des exemples d'un art national juif.

La vallée se resserre entre des falaises de grès rouges percées de nombreuses *grottes sépulcrales*, et semble, au premier abord (15 m.), se terminer par un amphithéâtre, mais bientôt on remarque à dr. une vallée montant au N. ; et au S.-O. une gorge sombre et étroite. A l'entrée de la vallée s'élève un grand *tombeau monolithe* semblable à ceux que nous avons déjà décrits. Il a 3 mètr. 18 de largeur et 5 mètr. 50 de hauteur. Les sculptures qui le couvrent sont effacées, on distingue encore sur la frise des ornements en forme d'escaliers.

La gorge du S.-O., dans laquelle nous allons pénétrer, porte en arabe le nom de

Es-Sik. Il est impossible de con-

cevoir quelque chose de plus imposant et de plus sublime que ce défilé. Sa largeur suffit tout juste au passage de deux cavaliers de front. Les deux côtés se dressent à pic, et ont en quelques endroits une hauteur de 80 à 100 mètr. ; à cette élévation ils semblent parfois se rapprocher au point d'intercepter la vue du ciel, et ils ne laissent arriver au fond du ravin qu'une demi-clarté semblable à l'obscurité d'une caverne. A l'entrée du *Sik*, on aperçoit, à une trentaine de mètres au-dessus du torrent, une arche hardiment jetée d'un côté à l'autre. C'était peut-être un pont ou plutôt un arc de triomphe ; il était orné de pilastres et de niches pour dix statues. On trouve à g., du côté du Sud, un peu avant l'entrée du *Sik* et près d'un *tombeau*, un passage avec quelques marches qui permettent de s'élever sur la hauteur et d'arriver sur le pont même. Des deux côtés du pont, les rochers de grès rouge, coupés et minés par les eaux de la façon la plus pittoresque, sont creusés de nombreuses tombes qu'il serait très-intéressant d'explorer en détail. On y remarque également de nombreuses rigoles destinées à recueillir les eaux de pluie. Le ravin, sans changer de direction générale, présente tant de coudes et de détours que le regard peut à peine se porter à quelques mètres en avant, et que souvent on ne distingue plus dans quelle direction le passage va s'ouvrir. Le chemin a été autrefois pavé de larges dalles, dont il reste encore des débris où l'on peut distinguer les ornières creusées par les roues des chars. A g., un aqueduc avait été taillé dans le roc pour contenir les eaux du *Ain-Mouça*. On avance ainsi pendant trois quarts d'heure au moins, jusqu'à un point où une raie lumineuse apparaît tout à coup entre l'étroite fissure du défilé. C'est une expansion formée par la rencontre de plusieurs gorges étroites. En face se montre tout d'un coup,

comme par un effet de diorama, un monument éclairé d'une vive lumière, appelé

Khaznèh-Fir'oun (le Trésor de Pharaon, car tout ce qui est grand ici est rapporté aux anciens rois d'Égypte). C'est un temple tout entier d'ordre corinthien, dont la façade, qui a deux étages d'élévation, est richement ornée de colonnes, de sculptures et de statues. L'édifice est entièrement taillé dans la paroi roscée du rocher. La salle principale de l'intérieur est grande et fort élevée, mais d'un style très-simple ; trois portes, l'une au fond et les deux autres sur les côtés, ouvrent sur autant de petites cellules sans ornements. Il y a en outre deux chambres à dr., et à g. de la nef centrale, qui ont leur entrée directe sur le portique. Le centre de l'étage supérieur est une élévation circulaire entourée de colonnes, avec un dôme extérieurement surmonté d'une urne à plus de 30 mètr. du sol. Les Arabes croient que de grandes richesses y sont déposées, et les traces de balles, dont est martelée cette urne inaccessible, montrent qu'elle a été bien souvent prise pour but par ces barbares, qui, ne pouvant y atteindre, cherchent à la briser ou à la renverser. En face du *Khaznèh*, un escalier taillé dans le roc conduit sur les hauteurs, où l'on pourra visiter de nombreux tombeaux jusqu'à présent inexplorés.

A partir du Trésor de Pharaon, le *Sik* tourne assez brusquement vers le N.-O. et s'élargit peu à peu. Les hautes murailles de grès rouge qui le resserrent sont remplies d'un nombre infini de niches, de grottes sépulcrales et de tombeaux de toutes les formes et de toutes les dimensions, qui s'étagent les uns au-dessus des autres à une grande hauteur. Quelques-uns des tombeaux sont fort grands et remarquables par la beauté de leurs façades, dont la forme habituelle est une pyramide tronquée flanquée de deux pilastres. Plus

sieurs de ces monuments sont surmontés d'un fronton en forme d'escalier double. Ce genre d'ornement, qui se reproduit quelquefois dans les frises, semble être particulier à Pétra. L'inscription grecque signalée par Laborde sur une de ces tombes, n'existe plus.

La gorge fait un nouveau détour et se dirige vers le N. Sur la gauche, on aperçoit le :

Théâtre, creusé dans le grès rouge et encore bien conservé. On compte 33 rangs de gradins. L'orchestre avait 35 mètr. de diamètre. La scène était formée par une bâtisse extérieure dont il reste encore quelques substructions et des fûts de colonnes. On remarque dans le rocher au-dessus du théâtre de nombreuses excavations que l'on a regardées comme des loges pour les spectateurs; ce sont plus probablement d'antiques sépultures. Un escalier taillé dans le roc gravit la hauteur à partir du théâtre et conduit à une tombe en forme de pyramide (V. p. 868). Un peu plus haut, on jouit d'une vue magnifique sur Pétra.

En quittant le théâtre, on suit le Ain-Mouça, qui se dirige au N., le Sik s'élargit considérablement; à g., les hauteurs disparaissent; à dr., se dresse la falaise orientale avec ses magnifiques tombeaux. Au N. le regard se perd dans un grand wadi qui monte vers d'immenses rochers calcaires jaunes. Au delà d'un bouquet de figuiers sauvages, le chemin tourne rapidement à g. avec la rivière, on quitte (5 min.) le Ain-Mouça pour grimper à g. sur une plate-forme où les voyageurs ont l'habitude de camper. On a alors devant soi l'emplacement de la ville proprement dite.

IV. La ville.

Le bassin occupé par la ville est de médiocre étendue, de chaque côté de l'Ain-Mouça, qui traverse de l'E. à l'O. toute la longueur de la vallée, se trouve une bande étroite de terrain plan. Plus loin,

le terrain monte irrégulièrement au S. et au N. vers les hauteurs.

À l'E. et à l'O. cet amphithéâtre est fermé par d'immenses falaises à pic. Du côté N. les montagnes, coupées de gorges innombrables, s'éloignent à l'horizon, où l'on voit se dresser de grands pics de calcaire jaunâtre. Au S., l'enceinte est bornée par des plans de rochers peu élevés. Ses parois, formées de grès bigarrés qui revêtent toutes les nuances de l'arc-en-ciel, et percées d'une variété infinie d'excavations tumulaires, présentent le spectacle le plus singulier; tandis que leur partie supérieure affecte les formes les plus sauvages et les plus bizarres, leur base, couverte de façades ornées de colonnes et de frontons, est travaillée avec toute la recherche et toute la symétrie de l'art.

Pour décrire la ville avec méthode, nous diviserons l'enceinte en deux parties S. et N., entre lesquelles la rivière sera la ligne de démarcation.

I^o PARTIE SUD.

Forum. La plate-forme, où nous sommes arrivés, est le plus grand espace plan que l'on trouve dans cette localité. C'était peut-être le forum, à en juger par les nombreuses ruines de monuments qui l'entourent. Un piédestal et des débris de colonnes semblent indiquer qu'il y avait autrefois une colonnade sur la plate-forme. À l'O. et au S., elle est fermée par des rochers d'environ 6 mètr. de hauteur qui ont été aplanis. À l'E., elle est soutenue par un mur de grosse maçonnerie encore bien conservé. Au N., on remarque un mur de soutènement et des débris de marches, par lesquelles on descend sur le quai qui régnait le long de la rivière, et l'on arrive aux ruines d'un large pont jeté sur le Ain-Mouça, au point où il reçoit les eaux d'un petit ruisseau venant de la vallée du N. En suivant vers l'O. la rive gauche de la rivière, on rencontre bientôt

une douzaine de piédestaux et plusieurs fûts de colonnes qui marquent l'emplacement d'un temple. Des monceaux de pierres taillées dans toutes les directions, surtout du côté S., indiquent l'existence de nombreux édifices. Des fouilles amèneraient certainement des découvertes intéressantes.

En continuant à suivre vers l'O. le cours de la rivière, on observe bientôt des débris considérables de voûtes. Il est facile de constater en cet endroit que la rivière était pavée, encaissée par des murs de grosse maçonnerie, et de plus, voûtée sur la plus grande partie de son parcours dans l'enceinte de la ville.

Continuant à suivre le quai, dont on voit de temps en temps les larges dalles, on atteint en quelques minutes :

L'Arc de Triomphe. Ce monument, complètement ruiné, n'offre rien de remarquable comme architecture et date de la décadence. Il était percé de trois portes. Il se reliait par une colonnade, dont on voit encore les traces, au :

Kassr-Fir'oun (château de Pharaon). Ce monument, comme le précédent, est malheureusement plus remarquable par sa grandeur que par la beauté de son style. C'est un vaste édifice carré, dont les murs très-élevés et encore bien conservés ont 2 mètr. 50 d'épaisseur. Du côté de la rivière, il était orné d'un portique dont il reste encore quatre colonnes. Du côté E., on remarque une grande entrée flanquée de pilastres avec des chapiteaux à arabesques. La corniche est assez belle, la frise est ornée de triglyphes et de rosaces. Tous ces ornements d'un dessin assez délicat sont en stuc. L'intérieur n'offre que quatre murailles nues; des traces de poutres montrent que ce palais était partagé en plusieurs étages.

En suivant toujours la rivière, on atteint en quelques minutes

la base d'un immense rocher appartenant à la falaise abrupte qui forme l'enceinte du côté O. et derrière lequel le Ain-Mouça disparaît. Ce rocher est isolé, et entouré au N. et à l'O. par la rivière; au S. une profonde fissure le sépare de la falaise. Il est percé de nombreuses grottes sépulcrales et paraît difficilement accessible. Laborde a supposé que c'était le rocher de l'**Acropole**; c'est peut-être le site du château d'Asvit mentionné par Nowaïri dans la vie du sultan Bibars. Il paraît que l'on a distingué quelques ruines sur le sommet; ce serait un point à éclaircir.

Au pied de ce rocher, on remarquera un tombeau inachevé; les chapiteaux seuls sont encore dégagés; on voit que les façades se commençaient par le haut.

Il serait intéressant de savoir au juste qu'elle est l'issue de l'Ain-Mouça. Descend-il jusqu'à l'Arabah, ou se perd-il dans un trou immense comme le prétendent les Arabes? Le plus souvent les eaux du Ain-Mouça ne forment plus que quelques filets au-dessous du château de Pharaon. Derrière l'acropole, il est difficile de savoir au juste la direction du torrent, car dans toutes les directions s'ouvrent de nombreuses gorges obstruées par de véritables forêts de lauriers-roses, qui atteignent 4 à 5 mètr. de hauteur. Ces gorges encore peu ou pas explorées renferment aussi un grand nombre de tombeaux.

Il faut maintenant monter au S. vers la colonne solitaire, la seule qui soit debout à Pétra, qui porte le nom de **Zubb-Fir'oun**. (Hasta virilis Pharaonis). Elle marque l'emplacement d'un temple dont les débris jonchent le sol.

En se dirigeant au S.-E. à partir du Zubb-Fir'oun, on pénètre, au bout de quelques minutes, dans une des nombreuses gorges de la falaise peu élevée qui borne l'enceinte de Pétra du côté S. On remarque à gauche un tombeau orné de quatre pilastres surmontés d'un fronton, avec des fenêtres et trois